



Cahiers
**PAUL
LÉAUTAUD**

Premier cahier

*Une publication de
L'Association des amis de Léautaud*

Editions BERGERON

Cahiers
PAUL
LÉAUTAUD
Premier cahier

©1982 LES EDITIONS BERGERON INC.

Tous droits réservés

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Dépôt légal · 2e trimestre 1982

ISSN 0713-4258

Sommaire

Page

Introduction	5
Léautaud et la langue française	7
Léautaud et la question littéraire	13
L'Association des amis de Paul Léautaud	21
Chronologie commentée de Paul Léautaud	25
Bibliographie	29
Discographie	30
Citations de Paul Léautaud	33

Les membres fondateurs de l'Association des amis de Paul Léautaud:

Louis-Paul Béguin

Jean-Claude Chabot

Louis Chantigny

Gilles Constantineau

Micheline Décarie-Ménard

Yves Gauthier

Henri Tranquille

Pour devenir membre de l'association:

La cotisation annuelle est de 20 \$. Il suffit de faire parvenir un chèque à l'Association des amis de Paul Léautaud, Case postale 606, Station "N", Montréal (Québec) H2X 3M6.

Introduction

Le premier fascicule des *Cahiers Paul Léautaud* livre déjà sa double marque: modestie et ambition. Modestie de moyens, bien sûr, et modestie face aux autres ouvrages comme les Cahiers André Gide, Paul Valéry, Paul Claudel, Jules Romains, etc., écrivains qui ont déjà un vaste public lecteur. Ambition de faire revivre un écrivain méconnu, de faire revivre, à travers cet écrivain, une époque très riche de la société et des lettres françaises — la première moitié du XXe siècle — ambition, également, de proposer au Québec des années 80 des études littéraires qui, bien qu'évoquant un passé âgé de quelques générations, rejoignent nos préoccupations contemporaines quant à la langue, la littérature, la liberté de penser et de s'exprimer.

Dans ce premier Cahier, l'Association des amis de Paul Léautaud publie deux textes de Louis-Paul Béguin, *Léautaud et la langue française*, et *Léautaud et la question littéraire*, textes qui ont été prononcés lors de rencontres-causeries organisées par l'association. Nous présentons également une chronologie commentée de Paul Léautaud, une bibliographie, une discographie, ainsi que l'histoire encore récente de notre association. Quelques photographies, quelques citations de Léautaud voudraient contribuer à le faire connaître, peut-être à le faire aimer, mais surtout à le faire lire.

Au fait, à qui s'adressent ces *Cahiers Paul Léautaud*? Bien sûr, à ceux qui sont déjà familiers avec l'ermite de Fontenay-aux-Roses. Mais aussi aux professeurs de littérature, aux étudiants en lettres, aux lecteurs intéressés à la littérature et à ces écrivains oubliés, un peu à l'écart des courants traditionnels, originaux sur les bords, solitaires et universels, parce qu'ils dérangent, tout en amusant.

Yves Gauthier



Léautaud

et

la langue française

par Louis-Paul Béguin

Nous qui avons de l'imagination, pouvons nous représenter la scène suivante: Il est tard. Fontenay-aux-Roses entre dans le crépuscule brumeux d'octobre. Paul Léautaud pénètre dans son pavillon. Il a travaillé toute la journée au Mercure de France. Il va préparer la pâtée pour ses animaux, puis se faire bouillir quelques pommes de terre. Il aura vite fait de manger! Comme la nuit commence tôt en octobre, il allume sa bougie. Il s'assied et commence à écrire, avec sa plume d'oie sur les événements de la journée.

Il est seul. Seul avec son langage, seul avec sa mémoire encore fraîche. Il relate ce qu'il a vu et entendu durant la journée. Il lui faut l'exactitude des phrases sèches et précises. Ses instruments: sa grammaire, son vocabulaire, sa langue courante.

Il se confie au Journal au jour le jour. Il n'a personne d'autre à qui exprimer ses pensées, sinon aux animaux. Le Journal devient l'interlocuteur à qui on ne ment pas. Quel intérêt y aurait-il à mentir à son propre Journal? Plus tard, dix ou vingt ans plus tard, les contradictions qu'on trouvera alors par rapport aux idées passées, ne seront que la preuve de l'évolution d'un homme, et hélas, de son vieillissement. La langue du Journal, miroir de l'homme qui imperceptiblement et chaque jour davantage glisse vers un destin fatal, restera captive de l'écriture, trace d'une vie, qui dans le cas de Léautaud fut consacrée au français, sa seule patrie.

QUE REPRÉSENTE LE LANGAGE

Ceux qui ne se laissent jamais prendre par la fausseté du langage, par ce qu'il a d'illusoire, car il n'est que symbolique, ne sont que des étrangers ici-bas. Ils ont compris depuis toujours que la mort est la seule réalité, qu'elle constitue le réel, celui qu'on ne peut éviter. La vie n'est qu'un accident.

Léautaud fut de ceux qui ne se laissent pas berner. Ce qu'il voyait autour de lui, il voulait bien le prolonger par des rêveries, par l'anticipation. Mais Léautaud n'allait pas plus loin. Les images et les métaphores, il s'en méfiait et à juste titre.

A un certain moment de la vie de l'enfant, l'imaginaire (le pouvoir d'imaginer) lui vient. Pour des raisons à étudier, l'enfance de Léautaud ne lui a pas permis de passer au stade de l'imaginaire. Il n'a jamais su comment symboliser ce qu'il voyait. Son style fut toujours sans fioritures, parce que pour lui il fallait écrire ce qui était, là, au moment présent. Il sut, bien sûr s'extasier parfois de l'imaginaire des autres — celui d'Apollinaire ou de Mallarmé — mais la fiction pour Léautaud n'était pas le désir qui faisait courir la plume des autres. Le français lui permettait de rester dans le "réel concis".

Son langage, son style, se limitent à la description du réel et ne sont aucunement marqués des défauts de l'imagination exagérée des romanciers de son temps. Il ne comprend pas qu'on s'éloigne de ce qui est là, autour de soi, dans ce sens qu'on peut le toucher, le sentir, le décrire.

LE REFUS DU MYTHE

Les combinaisons des mots en phrases décrivant une scène s'évaluent de la réalité concrète, pour bien des écrivains, afin d'être complices d'une recreation d'un univers, celui de la personne qui écrit, qui règne en maître. Léautaud ne veut absolument pas recréer un autre univers. C'est pourquoi il ne croit que ce qu'il voit, dans un espace à trois dimensions et au moment présent. Ce qui fait qu'il a horreur du Soldat Inconnu, du mythe tout entier de Jeanne d'Arc, de la patrie, de l'héroïsme. Tout cela étant symbole, donc imaginé par l'homme, semble ridicule à Léautaud. Quand il se trouve par hasard dans une église, il se demande ce que veut dire cette manifestation appelée messe, devant l'autel. Pour lui, c'est de l'imagination, c'est sans raison. Quand, quelques jours avant l'Occupation, les ministres français vont avec la foule des fidèles à la cathédrale de Paris prier pour la victoire, Léautaud se demande s'ils sont fous. "Au lieu de s'occuper de la gagner, ils prient", dit-il.

LE LANGAGE ANARCHIQUE D'AUJOURD'HUI

Nous sommes victimes du langage moderne qui a tendance à négliger l'ordre et l'harmonie. Je devrais peut-être dire que c'est l'homme qui a perdu la maîtrise de son langage. L'hermétisme, l'utilisation du langage dans le seul but de créer des formes littéraires peut-être évoca-

trices, mais vides de sens profond, l'ordinateur qui vient retirer du langage toute dimension humaine pour ne plus se préoccuper que de signes, les méfaits de la linguistique structurale qui en littérature préfère la forme au sens, tout cela fait que nous sommes en train de perdre la clarté et la transparence de notre langue, le français.

Il est bon, pour connaître la position de Léautaud au sujet du français, de rechercher quelques principes qu'il a suivis toute sa vie. Ces principes sont ceux d'un autodidacte, puisqu'il a quitté l'école à quinze ans. L'école laïque en France avait du bon: on en sortait avec une connaissance solide de sa langue. Léautaud a acquis par la suite — grâce à Van Bever notamment — de multiples connaissances de la littérature, et son style se fixa très vite. Il est remarquable de noter le peu de différences entre le style de Léautaud à trente ans et celui qu'il avait à quatre-vingts ans.

RÉFLEXIONS SUR LE FRANÇAIS

- Bien écrire, c'est écrire comme un épicier (comme un épicier qui a bien appris sa langue, et sa grammaire).
- On doit écrire avec les mots qu'on connaît et qui viennent naturellement.
- L'idée d'un écrivain qui cherche dans un dictionnaire un mot savant pour épater le lecteur me semble une chose inquiétante. (Collette, paraît-il, le faisait.)
- Les métaphores, les images cadencées, les épithètes rares sont de pures niaiseries.

(Je dirais qu'il ne faut pas exagérer et que la littérature ne peut se réduire à une liste d'épicier. Mais le principe général est à retenir.)

- La phrase doit être entière, non coupée par des points-virgules, ponctuation qui ne correspond à rien. Autant commencer une autre phrase.

Il est intéressant de noter l'évolution de Léautaud à ce sujet. Dans le premier tome de son Journal, à la date du 3 novembre 1893, il écrit: "Jeanne sera ce soir chez sa mère, et avant-hier en me quittant pour monter dans l'autobus, elle m'a dit: je viendrai vendredi; vous me verrez . . ." Entre "vendredi" et "vous me verrez", il y a un point-virgule. Sur la photo du manuscrit, on le voit nettement. Mais dans le volume du Journal édité au Mercure de France, il n'y a plus de point-virgule dans cette phrase. Léautaud voulait qu'on fît dans ses pages des corrections qu'il avait lui-même énumérées pour Marie Dormoy, qui n'en fit aucune — d'après elle ne s'en trouvant pas le droit.

L'ESSENTIEL DU STYLE

- Les phrases doivent être rudes, sûres, sèches. Une harmonie s'en dégage.
- Il faut simplifier sans cesse.
- Le vrai talent littéraire: écrire des livres comme on écrit des lettres.

On reconnaît là l'esprit classique de Léautaud, même s'il n'aima point Mme de Sévigné. Mais son amour pour Saint-Simon lui faisait préférer les mémorialistes, et de nos jours, la tendance se renouvelle. On décrit son Journal, on publie des comptes rendus, des Mémoires. Michel Foucault parle de l'archivisme. Léautaud fut en cela un précurseur, puisqu'il avait eu l'intuition de ce retour en arrière. Le grand roman étant arrivé à l'idiotisme du nouveau roman perd peu à peu sa place. Léautaud nous prodigue cet encouragement, pour combattre l'hermétisme. Je ne parle pas de la littérature commerciale qui fleurit en ce moment. On pourrait bien revenir en arrière et ne prendre pour le nouveau style que quelques principes et éléments nécessaires à la description de l'homme coincé entre les médias et la civilisation de la consommation informatisée.

Il est bon de citer une phrase révélatrice qui fut écrite par Léautaud dans sa jeunesse:

- Petites choses dures et serrées, pleines de reflets et insaisissables, à la fois une et multiples, tantôt glacées, petites vies éternelles et sans limites: idées, tout l'art peut-être ne vaut pas votre rigueur.

La rigueur de l'idée se concrétisant en phrases rudes et sèches, essentielles, sans toutes les fioritures des tournures romantiques, n'est-ce pas le retour en arrière, vers Saint-Simon, dont nous aurions besoin?

AUTRES RÉFLEXIONS

- La langue française est ma patrie.
- Un écrivain qui reçoit un prix littéraire est déshonoré.
- Les chefs-d'œuvre de la littérature française sont des écrits spontanés.
- Les saints sculptés ont eu beaucoup plus d'influence dans le monde que les saints vivants. Cet aphorisme de Georg Lichtenberg plaisait particulièrement à Léautaud. Les saints, ou la Trinité, le Paradis, lieu imaginaire qu'il ne pouvait se représenter, "c'était bien trop" pour Léautaud. Pour lui, la bêtise humaine était de se laisser influencer par des statues.

CRITIQUES DE LÉAUTAUD SUR LA LANGUE DES AUTRES

Il critiqua Valéry pour avoir écrit: “Il aimait DE se promener.” Gide, pour la même raison. Il changea d’opinion sur Mallarmé quand ce dernier, bien précieusement écrivit en parlant de Rimbaud,: “Cette main qui avait AUTOGRAPHIE de si beaux vers.”

Billy lui reprocha un jour d’avoir écrit: “Il n’y a pas que.” Faute classique qu’aujourd’hui on pardonne plus volontiers, qu’avait faite Léautaud sans s’en douter. Il en parle dans son Journal et admet volontiers qu’il a eu tort. Son collègue du Mercure, Auriant, lui reprocha d’avoir condamné, devant Robert Mallet, le verbe insupporter, comme n’étant pas français. Il faut dire que ce verbe fait précieux; et la préciosité, Léautaud en avait horreur.

Léautaud aimait André Gide, et le défendit souvent quand des “moralistes” et des “puritains” le jugeaient. Il lui reprocha quand même des phrases comme: “Peur de n’aussitôt plus posséder que cela . . .” qui est effectivement une façon barbare de s’exprimer. “Vraiment, dit alors Léautaud, si on trouve que c’est là écrire à la perfection . . . ”

On a toujours reconnu à Léautaud le don “d’écrire clair”. Il n’avait pas de dictionnaire. Il n’en voulait pas, puisqu’il fallait, disait-il, écrire avec les mots qu’on connaît. Un jour pourtant, il demanda à Marie Dormoy de vérifier dans son dictionnaire le sens de *friperie*. Il avait utilisé l’expression *friperie de la vie*. Peu recommandable, écrit-il, après cette vérification. Il avait confondu *visage* (fripé) et *vie*. Il a pourtant écrit: “*La seule foi qui me reste, et encore! c’est la foi dans les dictionnaires*” (*Entretiens*).

Il s’emportait souvent contre les écrivains ou les journalistes qui ne faisaient plus aucune différence entre *ceci* et *cela*, entre *voici* et *voilà*.

Plus tard, il demanda à Marie Dormoy qu’elle fasse en sorte de corriger le texte de tout son Journal et voici la liste qu’il lui dressa:

- Enlever les *Mais* au début des phrases. Cette suppression est en effet nécessaire si on veut alléger un texte. D’ailleurs tout le style de Léautaud, toutes ses tentatives stylistiques tendent à faire du français une langue légère et concise.
- Supprimer les *tous*, *pour ma part*, *soi-disant* fautif pour *prétendument*, *d’ailleurs*, *du reste*, *aussi*, *alors*.

- Corriger les temps de verbe vicieux. Exemple: "J'ai appris que M. X. . . préparait un ouvrage sur . . ." C'est *prépare* qu'il faut, nous dit Léautaud.
- Enlever le *L* devant *on*. Il faut mettre: *On*, tout simplement. Léautaud demande aussi d'éviter les *parmi* et de les remplacer par *au nombre de . . . entre lesquels. . .*
- Enlever le *où* adverbe de lieu, employé improprement. Exemple: Le livre *où* j'ai lu cela. C'est *dans lequel* qu'il faut.

L'ATTRAIT DU JAILLISSEMENT

André Billy écrivit un jour à Léautaud: "Pour moi, la grammaire française c'est Voltaire. Votre théorie du jaillissement, du naturel, de la spontanéité, c'est très joli, mais à la condition d'avoir les réflexes des gens de ce temps-là. Léautaud lui répondit ainsi: "Je pourrais ajouter une chose: le ton. Voltaire, dans ses *Lettres*, c'est encore trop soigné pour moi. C'est trop le style de la politesse. Pour moi, je préférerais toujours des imperfections jaillies de l'excitation de l'esprit que des perfections apprises et si bien observées."

Voilà, dans le fond, ce que Léautaud voulait faire de la langue française, et je crois qu'aujourd'hui nous pouvons en tirer profit. Il n'y a pas tellement de distance entre les gens du temps de Léautaud, et nous. Il n'y a pas tellement eu d'évolution grammaticale. Seulement les victoires de la science des communications et l'impérialisme de ces sciences empêchent le naturel qui se trouve remplacé par la forme visuelle, la bande dessinée, le langage mathématisé des ordinateurs. Léautaud, en petites doses, devient un antidote.

En lisant ce qu'il a répondu à Billy, j'ai pensé aux *Lettres* d'Henri Tranquille dans lesquelles ce jaillissement de l'esprit bouillonne vraiment. Ecrire comme on respire, avec sa pensée sur l'idée, et non sur la forme de sa phrase. Se rendre maître de la grammaire et du vocabulaire courant, pour ne plus s'inquiéter d'éventuelles fautes de français, voilà l'idéal pour un écrivain, un journaliste d'aujourd'hui. S'il est vrai que la culture c'est ce qu'il en reste quand on a tout oublié, on peut dire que le style, c'est ce qu'il en reste quand on ne le remarque pas. Il devient partie même de la personne qui écrit. Comme sa respiration.

Léautaud

et

la question littéraire

par Louis-Paul Béguin

Il est temps de réhabiliter Léautaud. Il est temps de lui rendre sa place dans la littérature française. Il ne fut jamais snob ou flatteur. Il ne s'abaissa jamais au jeu du monde littéraire du Paris de son époque. Il resta jusqu'au bout un homme digne et libre. Ce mépris qu'il avait des intrigues et des flatteries ne lui fit pas d'amis et c'est peut-être pour cela que les anthologies ne lui ont pas fait la place qui lui revenait dans leurs pages.

Il ne se mit pas au goût du jour. Il n'a jamais dit le contraire de ce qu'il pensait. Fut-il, comme on l'a dit, le Chamfort du XXe siècle?

Bien des écrivains qui le connaissaient l'ont aimé, mais à travers des mythes: on le voyait mal habillé, un peu porno, grognon. Il eut pourtant de la sensibilité; il chercha pourtant l'amitié et l'affection. Il adora la bonne poésie et ses préférences se sont révélées justes. On sait qu'il découvrit tout seul Apollinaire. Ses amis écrivains lui reconnaissent un style sec et clair. Ils ont peu parlé de lui en public, car Léautaud était le miroir dans lequel ils se voyaient avec leur courtoisie, leur préciosité et leur lutte pour le prestige. Les milieux littéraires ne changeront jamais.

La littérature a été vraiment le seul amour de Léautaud. Il lui a consacré sa vie. Il a connu les plus grands écrivains de son temps, osa les critiquer, et coucha dans son Journal sa pensée franche à leur égard, quand il en eut l'envie. "La littérature, c'est absurde", disait-il; il n'a pu cependant s'empêcher d'écrire. Il a droit au titre d'écrivain français, sans majuscule, seule épitaphe qu'il a demandé qu'on inscrive sur sa tombe.

Claude Roy, dans *Défense de la littérature*, dit qu'elle est "un pont suspendu jeté par-dessus la distance qui sépare l'un de tous les autres et par-dessus la distance qui le sépare de lui-même. "Léautaud juge,

critique les “littéraires”, jetant ce pont sous forme de notes acerbes, parfois un peu fortes, un peu dures. Il n’admet pas de littérature en tant que telle, suite de métaphores, d’exagérations, de musique de mots, qui prévalait en son temps. Il réserve la sensibilité, l’émotion à la poésie. Ce qui ne l’empêcha pas de reconnaître le grand talent de Duhamel, Gide ou Valéry, même si leurs faiblesses humaines pouvaient lui faire écrire des choses sévères contre ceux-ci, comme s’il ne leur permettait pas d’être faibles, ayant tant de talent. Il ne voulut pas se laisser aveugler par l’amitié, par cette fameuse distance entre l’écrivain et le lecteur, distance qui devient, si l’on n’y veille nous le savons, un désert aride ou une brume épaisse. Trop près d’eux, la résistance qu’il dut leur opposer fut parfois nécessairement violente. On le voit dans son Journal, quand il critique Duhamel et Gide, qu’il aimait pourtant.

Il ne se cache pas qu’il est vulnérable. Il ne s’emporte pas contre la critique qui ne l’épargne pas. Il n’y répond que si la vérité le demande. En même temps, il se réserve le droit d’attaquer ceux qui se font publier. Et il a parfaitement raison. En lisant les réflexions de Léautaud sur Gide, par exemple, on comprend mieux les motifs qui poussèrent Gide à révéler ses tendances homophiles à un moment où il n’était pas bon de se montrer si franc. Léautaud, en 1920, donne raison à Gide et le félicite plus tard, lors de la publication du *Corydon*. Il le défend au Mercure de France quand certains auteurs l’attaquent au nom de la moralité. Etonnante liberté d’esprit pour un écrivain de ce temps-là. C’est pourquoi Léautaud mérite notre intérêt. Pour lui, le dialogue du “Je” décentré — propre à l’écrivain de la Belle Epoque et des deux guerres — avec le Moi profond qui le sépare de lui-même doit être bien proche du monologue. Pourquoi réagit-il si violemment aux romans “à la Flaubert”, aux belles paroles ronflantes des écrivains, ses compatriotes? Parce qu’il recherche avant tout la vérité, la vérité du Soi, de celui qui écrit, et c’est en cela qu’il est un précurseur. Nous reconnaissons notre époque dans son style et dans ses principes littéraires.

LE MASQUE LITTÉRAIRE

Toute personne qui écrit est masquée, cachée derrière l’histoire imaginée où s’agit un Etre qui se sert du langage comme d’un paravent. Il y a tout un fossé entre l’Etre qui écrit et l’Etre qui vit dans une société donnée, surtout celle qui est si imprégnée du romantisme et des “belles-lettres”, au début du siècle. Léautaud le sait, visionnaire qu’il est; il le voit dans le comportement des écrivains, comparant ce compor-

tement aux œuvres qu'ils publient. S'il fut si sévère, c'est que toute sa vie il a lutté pour la sincérité. Il fut sincère à son sujet, et les scènes indécentes qu'on lui a reprochées, qui ne nous font pas frémir aujourd'hui, ont été transcrites par lui, au courant de la plume, de sa propre expérience, dans une existence de pauvre et "d'employé", sans indulgence aucune en ce qui le concernait. Il est lui-même, passant dans le flot de ses phrases, parfois monotone, trivial, et parfois génial, mais toujours libre, libre comme l'air! Il ne devait rien à personne dans ce monde de l'illusion qu'était alors la littérature. Il y a peu de distance entre le Léautaud "qui vit" et le Léautaud "qui écrit". D'où notre intérêt, cinquante ans plus tard.

La littérature est aussi une interrogation de l'homme par et à travers son langage. C'est à lui-même qu'il s'adresse, Léautaud, dans son Journal. Il est l'exemple idéal, avant la lettre, de l'écrivain des années 80 qui s'implique, qui se reconnaît et qui se dénonce dans ses œuvres devenues Recherches, Mémoires, Etudes. Léautaud se sert des mots qu'il connaît et repousse les métaphores qui trompent et camouflent. Il a l'imagination peu fertile, il pratique la "faimiente littéraire" chère à André Chénier, et il ne sait pas symboliser. Il décrit son monde ambiant, le réel qui l'entoure, les êtres qu'il côtoie. Il se hâte de consigner dans ses carnets ce qui s'est passé dans la journée, car il se méfie de la mémoire, et transcrit, comme un employé, des faits divers et des réflexions.

D'où, aujourd'hui, l'intérêt de son Journal. Nous en tirons de précieuses informations sur, non seulement les questions littéraires, mais sur la petite histoire du cercle fermé (plus ou moins) des écrivains et des critiques de l'époque littéraire si florissante en France, au début du XXe siècle.

Pourquoi Léautaud est-il si peu présent dans les anthologies faites en France sur cette époque-là? Il a été négligé, rabaissé, par des maîtres (les chers maîtres, dirait Léautaud) de la littérature qui ne lui ont pas pardonné sa franchise à leur égard ni les révélations de toutes les mesquineries qui bien souvent les caractérisaient. La "parole de vérité" que Léautaud a répandue malgré tout était pour eux un grand danger.

DEUX EXEMPLES DE LA LANGUE ESSENTIELLE

Pour revendiquer une place d'honneur dans les anthologies pour

notre cher ami, deux morceaux pourraient être signalés, qui montrent que littérairement Léautaud fut un précurseur. Deux morceaux écrits avec la rigueur incisive d'un chroniqueur attaché à la vérité: rigueur froide et nue des passages concernant la mort de son père; et relation presque technique des événements lors de la mort du Bailli, le mari de sa maîtresse.

Deux descriptions de mort et deux exemples de langue française au sommet de la concision et de la précision. Léautaud était fasciné par la mort. De Charles-Louis Philippe à André Gide, il s'est toujours intéressé aux écrivains sur leur lit de mort, qu'il voyait comme la conclusion de leur œuvre.

Pour Léautaud, la mort est bien la seule vérité, conviction que nous avons de nos jours, après ce qu'en a dit Jean-Paul Sartre. Léautaud avait déjà deviné que le réel est trompeur, et que pour le saisir il fallait autre chose que le masque des belles-lettres. Citons André Maurois: "Dénué de toute imagination, Léautaud se sent attiré par la mort." L'imagination, le symbolique, permettent d'enluminer le triste réel du quotidien. Il eût pu s'en servir comme d'un palliatif, mais il ignora ces placebos. Il préféra faire face à la mort dont il voulait étudier le mystère, seul mystère du reste auquel il s'intéressa, puisque toute religion lui sembla incompréhensible et signe de faiblesse. En 1903, Léautaud décrit la mort de Firmin, son père. En 1924, il décrit le jour où il découvrit le cadavre de Henri Cayssac, dans son fauteuil, et qu'il laissa d'ailleurs dans ce fauteuil jusqu'au retour de Mme Cayssac, le Fléau, le lendemain. Il ne voulut tout de même pas coucher dans l'appartement. La mort de son père lui a donné l'occasion d'écrire ses plus belles pages. Il prit des notes, pendant l'agonie de l'ancien souffleur, décrivant en détail les crispations du visage, et écrit: "Ah, comme je l'ai regardé et regardé, ce visage de mon père en train de mourir, ce visage qui changeait et qui s'abîmait au fur et à mesure . . . Quelquefois, je me mettais à genoux à la tête du lit, pour regarder ce que donnait de profil la curieuse grimace qu'il faisait . . . J'en étais arrivé à la faire moi-même cette grimace, et il y avait huit jours que tout était fini, que je la surprenais encore sur mon visage."

Ces deux morceaux sont écrits avec "une plume" d'aujourd'hui. Nous pensons à Simone de Beauvoir "*Une mort très douce*" et à Roger Peyrefitte "*La mort d'une mère*". Mais quelle différence entre la curiosité de Léautaud et la froide ou cynique description faite par les deux autres écrivains!

La question d'une littérature qui serait libre, élaguée, froide et nette, d'un style littéraire qui soit celui "d'une liste d'épicier", au courant de la plume, pour ne parler que de choses vraies, d'expériences et toujours autobiographiques, voilà celle qui plaît à Léautaud, qui la résout d'ailleurs de la même façon en 1900 qu'en 1950: il ne change jamais d'opinion à ce sujet, il ne change pas de style, il ne se laisse aucunement influencé par les modes littéraires. Il est plein de curiosité pour Proust en 1922, parce que le petit Marcel a voulu être sincère, et a décrit tout en détail, avec une minutie que Léautaud admire. Il admire aussi le caractère impulsif de Céline, mais l'argot et le laisser-aller du français de ce dernier l'empêche d'aimer *le Voyage au bout de la nuit*. La haine de l'hermétisme, de la préciosité, du raffinement des poètes et des écrivains de son temps, alimenta jusqu'au bout cette flamme éternelle qui inspira à Léautaud de très belles pages de critique. Il fallait écraser non l'infâme, mais l'affectation, la rhétorique.

Léautaud n'aime pas non plus la littérature engagée, trop souvent symbolique, trop politique. Ce qu'il veut, c'est la littérature nue, vraie, faite de recherche et de comptes rendus, avec des sentiments justes et des réflexions modérées. Saint-Simon sans la passion, Chamfort sans le cynisme. Voltaire, malgré la préciosité des *Lettres*.

Maudissant les écoles, Léautaud, imprégné de langue française classique, veut enlever au français littéraire tout ce qu'il a de factice, de surfait, de ronflant. Il vient après Stendhal et prévoit en somme la langue de la communication de masses. Au lieu de "littérature", je pourrais parler de "l'écriture" de Léautaud, mais par respect pour lui, j'éviterai ce mot favori de la linguistique moderne.

Maurice Blanchot a parlé de la solitude essentielle de l'écrivain. Créant son propre univers qu'il essaie d'imposer, ce dernier en subit les conséquences. Gide se sentait profondément seul. Green l'avoue, au long de son Journal. Cette solitude de celui qui écrit, Léautaud l'a éprouvée. Il savait surmonter ce sentiment. Il avait ses animaux. Il avait ses livres. La linguistique a tendance à se méfier de la littérature. Et ma foi, de la même façon que Léautaud s'en méfiait, sinon avec les mêmes mots: *Est littéraire ce qui est issu de l'imaginaire, qui transforme le réel et le symbolise*. Picasso déforme le réel pour s'en libérer et donner libre accès au produit de son imagination; Léautaud aspire au contraire. Léautaud, si doué, se moque bien du réel symbolisé (voir dans ses chroniques dramatiques). Il a résisté toute sa vie à la facilité du texte ro-

manique. Il a réussi, puisque de nos jours, nous le redécouvrons. Si les gens de son temps étaient encore aveuglés par la rhétorique, nous ne le sommes plus. Nous recherchons cette vérité de la phrase, de la phrase qui colle au réel, en quelque sorte, sans passer par le moule de la fioriture, de l'imitation des romanciers d'hier.

Il faut admettre que l'hermétisme, combattu par des écrivains comme Léautaud, refléurit de plus belle à cause de la science de l'homme, des théories transcendantales, de la linguistique structurale et du surréalisme. Le verbe fléchit sous le poids de la mathématique et de l'informatique. La langue moderne a de moins en moins de chance d'exprimer l'humain. Elle cherche tout de même à rester dans l'ESSENTIEL. Nous voici arrivés à la définition de ce style de l'essentiel prôné par Léautaud. Quels en sont les principes? D'une manière générale:

- Enlever l'inutile.
- Aucune rhétorique, aucune fioriture (les pouilleries du style).
- Laisser les phrases se lier entre elles sans procédés artificiels.
- Ecrire dans une langue dure, sèche, froide et somme toute, nue.
- Respecter le sens des mots -- utiliser les mots exacts.
- N'employer que des mots courants, ceux qu'on connaît.
- Décrire exactement et avec précision sans envolées, images, presque scientifiquement.

L'ESSENTIEL À L'ÉPOQUE DE L'AUDIOVISUEL

Certains professeurs et grammairiens français, la grande majorité des écrivains québécois, luttent en ce moment contre la langue mathématisée. On commence à s'inquiéter du langage, réduit au symbole mathématique, à un audiovisuel toujours incomplet. Les gens de lettres, ceux qui aiment écrire, sont fatigués du lacanien hermétique, de la langue idéologique (marxiste entre autres), et essaient de retourner à la simplicité d'une langue populaire. Avec, bien sûr, tous les dangers que cela comporte. Léautaud n'est pas tombé dans ce panneau, même s'il recherchait la même chose. Julien Green a loué la sincérité de Léautaud qui a révélé ses amours dans son Journal. Léautaud a aussi su reconnaître que Green écrivait dans une langue admirable.

Le style essentiel, on le trouve surtout dans les *Chroniques dramatiques de Maurice Boissard*, dans *Passe-temps*, et, comme des étoiles illuminant de sombres territoires du quotidien, dans le Journal. Dans ces sept mille pages des trésors se trouvent cachés. Des descriptions sè-

ches, parfaites et qui sont encore aussi fraîches qu'au jour où elles furent écrites. Car la littérature essentielle ne peut pas mourir. Tant qu'il y aura des gens qui parlent et lisent en français, ceux-là comprendront Molière, Saint-Simon et Paul Léautaud. On dirait que Léautaud a inventé pour nous le code littéraire pratique qui nous est vraiment nécessaire aujourd'hui.

Le langage — le français — est symbolique. Il évoque des concepts. Si ces concepts restent "représentables", le danger du symbolisme est écarté en partie. En luttant contre l'excès d'abstraction, Léautaud rend au langage son rôle le plus grand: la communication pure. Ce compromis avec le langage permet à Léautaud de ne pas être dupe. "Quand il pleut, il faut dire il pleut", disait-il souvent. Que reste-t-il à ajouter?

L'Association des amis

de

Paul Léautaud

par Yves Gauthier

CRÉATION

L'association, officieusement, a pris naissance à l'automne 1980, d'une façon que Léautaud n'aurait pas désavouée: quelques amis se rencontrent, se rendent compte qu'ils partagent un même intérêt envers un écrivain, décident de continuer à s'en parler et d'échanger leurs impressions . . . jusqu'à ce qu'une date les frappe: le 22 février 1956. A cette date, 1981 marque le 25^e anniversaire de la mort de Paul Léautaud. Nous décidons de faire quelque chose en commémoration. C'est à ce moment qu'est né le projet de fonder une association qui organiserait, comme première manifestation publique, un événement rappelant cet anniversaire: une exposition Léautaud.

Officiellement, la création de l'association se précise, d'une façon qui aurait fait bondir Léautaud, tout en lui laissant un velours qu'il aurait secrètement caressé: l'Association des amis de Paul Léautaud est créée le 6 janvier 1981. Léautaud avait en effet en horreur les groupements littéraires, et il était mal à l'aise, gêné, réfractaire même, lorsqu'on rendait hommage à sa valeur d'écrivain, valeur dont il était toutefois parfaitement conscient. Nos scrupules en sont pour autant atténués.

OBJECTIFS

C'est Louis-Paul Béguin qui rédige, dans la charte de l'association, les objets pour lesquels la corporation est constituée:

- 1) Faire connaître les œuvres, les idées, les activités et contacts littéraires de Paul Léautaud, écrivain français (1872-1956).
- 2) Etudier, analyser le *Journal littéraire* de P. Léautaud, tenu de 1893

à 1956, ainsi que ses chroniques dramatiques et ses autres œuvres, dans une optique littéraire et historique.

3) Rechercher, à l'aide des ouvrages de Léautaud, les aspects peu connus — ou inédits — des célébrités et personnages littéraires et artistiques qu'il a connus, lus, aimés ou critiqués, au cours de sa carrière au *Mercur* de France et jusqu'à la fin de sa vie.

4) Organiser des réunions périodiques des membres de l'Association des amis de Paul Léautaud, au cours desquelles les arguments et choix littéraires de Léautaud seront étudiés et commentés.

5) Réunir éventuellement les exposés des membres en brochures et plaquettes afin de faire connaître aux Québécois le personnage et le polémiste qu'était Paul Léautaud. L'association essaiera en outre de se mettre en rapport avec d'autres associations littéraires s'intéressant à cet auteur. Un échange fructueux pourrait ainsi faire bénéficier les lecteurs québécois des qualités reconnues du style et de la langue transparente de Léautaud.

Les lecteurs de Paul Léautaud, au Québec et à l'étranger, pourront ainsi se découvrir une passion commune pour un auteur qui avait l'amour du français net et sec, écrit au courant de la plume et qui fut l'ami de Valéry, de Gide et de Gourmont. Il sera ainsi possible de découvrir la littérature française des années de la Belle Epoque — et l'évolution de cette littérature — qui a vécu deux guerres mondiales, par les écrits d'un critique lucide et parfois impitoyable.

Le Québec prend ainsi l'initiative de poursuivre des recherches littéraires hors des chemins battus de la grande littérature officielle, à un moment où la qualité et la précision de sa langue française sont d'une grande importance.

RÉALISATIONS

Comme première manifestation les Amis de Léautaud ont organisé une exposition-rencontre de deux jours à la Bibliothèque nationale du Québec, les 21 et 22 février 1981. En plus de l'exposition des œuvres de Léautaud et des livres sur lui, d'articles de journaux, de photographies et autres documents, cette rencontre a donné lieu à la projection de films, à des discussions en table ronde, à des exposés, à l'audition de textes dits par Léautaud, et des Entretiens Léautaud-Mallet. Monsieur Robert Mallet avait d'ailleurs prêté des documents personnels. L'attaché culturel du Consulat général de France, monsieur Jacques Berjaud,

a honoré l'exposition de sa présence.

L'exposition a été suivie d'un programme de causeries littéraires: le 24 mars 1981, Yves Gauthier a présenté un texte sur *Léautaud et ses amitiés littéraires*, et Louis-Paul Béguin a parlé de *Léautaud et de la question littéraire*. Le 29 avril, c'est Henri Tranquille qui se prononçait sur *Maurice Boissard, démolisseur constructif*, Maurice Boissard étant le pseudonyme sous lequel Léautaud écrivait ses chroniques dramatiques. Jean-Claude Chabot nous présente un *Léautaud intime* le 10 juin, alors que Gilles Constantineau fait la chronique du *Journal littéraire*. Le 10 septembre, Louis-Paul Béguin amorce une série d'exposés sur les amis de Léautaud, en commençant par Roger Karl, suivi, le 16 février 1982, par Auriant, cet "ami" qui a traité Léautaud de *vipère lubrique*, et son *Journal littéraire* de journal obscène. Et, mi-réalisations, mi-projets, c'est-à-dire déjà en chantier, d'autres exposés mettront en présence Léautaud et Fernande Olivier (maîtresse de Picasso), et Marie Dormoy (son exécutrice testamentaire), et Stendhal, et Remy de Gourmont, et Paul Valéry, et la littérature intimiste, etc.

Enfin, une réalisation plus tangible, ce premier fascicule des Cahiers Paul Léautaud.

PROJETS

Les amis de Léautaud entretiennent certains projets. Louis-Paul Béguin a tracé nos objectifs globaux, que nous prévoyons concrétiser dans des activités à court et à moyen terme.

Nous voulons d'abord poursuivre nos causeries littéraires. Ces rencontres sont des éléments d'information et, en plus, elles favorisent des échanges, des contacts humains. Nous croyons devoir continuer ce programme.

Nos causeries dépassent le simple événement. Les premières ont été la source de la présente publication. Nous envisageons que ces Cahiers en engendrent d'autres, qui puiseront soit dans la matière des causeries, soit dans d'autres sources.

Ces rencontres et ces publications devraient normalement intéresser le milieu de l'éducation, et c'est le troisième volet de nos projets. Par sa langue simple et directe, par son style sans artifice, par ses livres

opinions, par sa critique aigüe de ses contemporains, Léautaud pourrait être *un certain modèle* pour les professeurs et les étudiants. Les membres de l'association sont disponibles pour organiser des rencontres favorisant cet objectif.

A plus long terme, nous entrevoyons déjà la possibilité d'un colloque international réunissant les écrivains, les universitaires et le public intéressés dans un dialogue sur Léautaud et les valeurs qui se dégagent de son œuvre.

Chronologie commentée

de

Paul Léautaud

par Yves Gauthier

Léautaud. Le connaît-on, qu'on veut le connaître davantage, cet homme à la fois attachant et détestable, cet amant vicieux qui n'a eu qu'une seule vraie maîtresse, la littérature, ce grand émotif insatisfait. Si on ne partage pas tous ses goûts et ses idées, on se dépêche d'essayer, comme pour qu'il ne nous attrape pas d'une riposte cinglante, même 25 ans après sa mort! Le connaît-on, qu'on veut aussi le faire connaître, au plus grand nombre possible bien sûr, mais surtout, paradoxe, à quelques privilégiés seulement, comme pour se réserver un plaisir raffiné, entre complices, entre initiés. Le petit aide-mémoire qui suit a été établi pour que ceux qui ne le connaissent pas puissent situer rapidement le cheminement de sa carrière, et pour que ceux qui le connaissent se rappellent les événements qui ont marqué sa vie.

1872— Naissance de Paul Léautaud à Paris, le 18 janvier vers une heure du matin, au 17 de la rue Molière. Nom de rue prédestiné: Léautaud est le deuxième grand misanthrope de la littérature française. Son père, Firmin Léautaud, et sa mère Jeanne Forestier, sont gens de théâtre. “Trois jours après ma naissance, écrit-il, ma mère m’a planté là”. Il mourra le 22 février 1956 à l’âge de 84 ans, à la Vallée aux Loups, près de Fontenay-aux-Roses, à proximité de Paris.

1888— “J’ai aimé pour la première fois en 1888”, écrit Paul Léautaud dans *Amours*. Il a 16 ans. Il s’agit de Jeanne Ambert, la Jeanne Marié du *Journal littéraire*. La liaison a commencé à Courbevoie où ont vécu les Léautaud. Elle se termine quatre ans plus tard à Paris, où il est déjà sur le marché du travail. Léautaud conserve quelques souvenirs: des photos, des noeuds de ruban,

une mèche de cheveux intimes.

- 1893— Début du *Journal littéraire*. Un paragraphe. Il a 21 ans. De 1893 à 1903, le Journal a 52 pages.
- 1895— Début de collaboration occasionnelle au *Mercure de France*.
- 1898— Début de sa liaison avec Blanche Blanc.
- 1900— Première édition des *Poètes d'aujourd'hui*, en collaboration avec Adolphe Van Bever, qu'il connaît depuis 1882. Léautaud a 28 ans.
- 1901— Sa tante Fanny Forestier meurt à Calais. Il y séjourne quelques jours, y retrouve sa mère qu'il n'a pas vue depuis une vingtaine d'années. C'est le chapitre VI du *Petit ami*, et les lettres à Blanche de cette date.
- 1902— De septembre à novembre, publication du *Petit ami* dans la revue du *Mercure*. Le 5 juillet, son chat Boule écrit à Blanche: "Maman, le livre de mon père est pris".
- 1903— *Le Petit ami* paraît en volume. Léautaud n'aimait pas ce titre. C'est Alfred Vallette, directeur du *Mercure*, qui le lui imposa, de préférence à *Souvenirs légers* qu'avait choisi Léautaud. C'est à partir de 1903, à 31 ans, qu'il tiendra régulièrement son Journal, jusqu'à sa mort, soit pendant 53 ans, en 18 tomes et 6680 pages. Les neuf premières pages de l'année 1903 du Journal sont consacrées à sa rupture avec Georgette Crozier: "10 janvier. — Vu Georgette pour la dernière fois (. . .) Ce que je regrette en Georgette, c'est l'amour vrai, le premier amour d'une femme." Son souvenir revient souvent tout au long du Journal. Firmin Léautaud meurt le 25 février. Deux ans plus tard, en . . .
- 1905— . . . d'octobre à novembre, *In memoriam* paraît dans le *Mercure de France*. Le 26 février, mort de Marcel Schwob. Léautaud a longtemps fréquenté son salon où il a rencontré de nombreuses personnalités littéraires, dont André Gide. C'est également en février qu'il publie sa première chronique dramatique sous le pseudonyme de Maurice Boissard, mais ce n'est qu'en . . .
- 1907— . . . à la demande de Vallette et de Remy de Gourmont, qu'il les signe régulièrement, jusqu'en 1923 dans le *Mercure*, puis à la Nouvelle revue française . . . puis, épisodiquement, dans les Nouvelles littéraires, et de nouveau dans la N.R.F. jusqu'en 1939. Les chroniques ont plus tard été réunies en 2 volumes sous le titre *Le théâtre de Maurice Boissard*.
- 1908— Paul Léautaud entre au *Mercure* comme secrétaire de rédaction, poste qu'il occupera pendant 33 ans, jusqu'au 25 septembre 1941.

- 1911— En juillet, il quitte Paris et s'installe au 24 rue Guérard, à Fontenay-aux-Roses, dans un pavillon qu'il habite jusqu'à un mois avant sa mort, en compagnie d'une nombreuse ménagerie de chats, de chiens, d'un âne, d'une oie, d'une guenon (sa Guenette, compagne de 19 ans, qu'il tuera de ses mains, geste qui reste incompréhensible. A ce récit, Marie Dormoy — son exécutrice testamentaire — lui dit au téléphone: "Un jour, vous ferez la même chose avec moi.")
- 1914— Début de sa liaison — orageuse — avec Mme Cayssac, qu'il appellera la Panthère, puis le Fléau. Cette liaison tient une place considérable dans le *Journal littéraire* et a "inspiré" *Le Petit ouvrage inachevé*, publié par Marie Dormoy dans Le Bélier en 1964, ainsi que le morceau *Admiration amoureuse* publié dans *Passe-temps*.
- 1915— Mort de Remy de Gourmont, le 27 septembre.
- 1916— Mort de la mère de Léautaud, le 17 mars.
- 1918— Mort de Guillaume Apollinaire, le 9 novembre.
- 1922— Première publication d'un fragment du *Journal littéraire* dans la parution de septembre du Mercure, "La mort de Charles-Louis Philippe". Léautaud a 50 ans.
- 1927— Mort d'A. Van Bever.
- 1929— Publication de *Passe-temps* au Mercure.
- 1935— Mort d'Alfred Vallette, le 28 septembre. Il est remplacé à la direction du Mercure par Georges Duhamel, J. Bernard et F. Hérol. Duhamel abandonne après deux ans et demi.
- 1940— La publication du *Journal littéraire* commence dans le Mercure, numéro de janvier.
- 1941— Le journal l'*Echo d'Oran* annonce la mort de Paul Léautaud. Cette fausse mort le réjouit à cause des articles nécrologiques. Il écrit, le 9 juin: "Je me suis trouvé avoir cette chance rare pour un écrivain de savoir de mon vivant ce qu'on pensait de moi, n'ayant pas à se gêner, puisque j'étais défunt. Je n'en reviens encore pas. Jamais je n'ai pensé de pareilles choses de moi."
Le 25 septembre, il est renvoyé du Mercure par Jacques Bernard, après 33 ans d'emploi et 45 ans de collaboration, ". . . pour avoir le plaisir de ne plus vous voir". Léautaud a 69 ans.
- 1942— Le 24 janvier, vernissage de la première exposition Léautaud, à la galerie de Jean Loize. "Je suis donc arrivé vers 3 heures et demie, chargé de deux assez jolies branches de lilas blanc pour Mme Jean Loize." Elle le gronde: "Ça, c'est défendu." Et Léautaud, lui indiquant l'exposition: "Ça aussi, c'était défen-

du.” Il ajoute, dans le Journal, “Je garde mon opinion: puérité et ridicule, et puérité et ridicule pour moi”

1945— Mort de Paul Valéry, le 20 juillet.

1947— Publication de *Propos d'un jour* au Mercure.

1950— Mort de Mme Cayssac, le Fléau, le 15 avril, à Pornic, lieu de vilégiature où Léautaud allait souvent la retrouver l'été, pendant les 19 ans qu'ils furent amants, de 1914 à 1934. A sa mort, elle avait 81 ans. Léautaud, 79.

La Radiodiffusion Française diffuse 38 entretiens de Paul Léautaud avec Robert Mallet, tirées de 22 conversations enregistrées.

1951— Ces *Entretiens*, publiés chez Gallimard, révélèrent Léautaud au grand public. Jusqu'alors, il n'avait été, comme il le disait lui-même, “qu'un écrivain pour gens de lettres”, connu d'un milieu relativement restreint.

Mort d'André Gide, en février.

1954— Publication du premier volume du *Journal littéraire* au Mercure. La publication des 18 tomes s'étendra sur 10 ans.

1956— Le 21 janvier, Léautaud quitte Fontenay-aux-Roses et se retire à la maison de santé du docteur Le Savoureux à la Vallée aux Loups, pour quelques mois . . . La veille de son départ, il écrit: “Marie Dormoy a beau me prodiguer les bonnes paroles qu'on a avec les malades qui sont plus ou moins perdus. Je peux m'attendre plus ou moins à ne pas revenir à Fontenay.” Il meurt le 22 février, à 84 ans.

Bibliographie

Journal littéraire I	1893-1906	Mercure de France	1954
II	1907-1909	"	1955
III	1910-1921	"	1956
IV	1922-1924	"	1957
V	1925-1927	"	1958
VI	1927-1928	"	1959
VII	1928-1929	"	1960
VIII	1929-1931	"	1960
IX	1931-1932	"	1960
X	1932-1935	"	1961
XI	1935-1937	"	1961
XII	1937-1940	"	1962
XIII	1940-1941	"	1962
XIV	1941-1942	"	1963
XV	1942-1944	"	1963
XVI	1944-1946	"	1964
XVII	1946-1949	"	1964
XVIII	1949-1956	"	1964
XIX	Histoire du journal, par Marie Dormoy. Pages retrouvées, Index général.		
		Mercure de France	1966
Amours		"	1965
In memoriam		"	1965
Lettres à ma mère		"	1956
Passe-temps I		"	1964
Passe-temps II		"	1964
Le Petit ami		"	1964
Propos d'un jour		"	1964
Théâtre de Maurice Boissard I		Gallimard	1958
" " II		"	1958
Amours (Folio, no 482)		"	1973
Entretiens avec Robert Mallet		"	1951
Correspondance générale		Flammarion	1972
Lettres à Marie Dormoy		Albin Michel	1966
Le Petit Ouvrage Inachevé		Le Béliet	1964 (épuisé)
Bestiaire		Grasset	1959 (épuisé)
Poètes d'aujourd'hui, morceaux choisis, en collaboration avec Ad. Van Bever		Mercure de France	

(La bibliographie a été établie par *Henri Tranquille*)

Discographie

Propos d'un jour 1872 – 1956

lus par l'auteur

45 t. Philips 432,105 NE

Le Misanthrope et sur les femmes et l'amour

lus par Paul Léautaud

Maximes et textes divers

lus par Michel Bouquet

33 t. Philips A 76711 R

Entretiens de Robert Mallet et Paul Léautaud

L'enfance

33 t. Adès 13,101

Les années d'apprentissage

littéraire

” ” 13.102

Les poètes d'aujourd'hui

” ” 13.103

Le petit ami

” ” 13.104

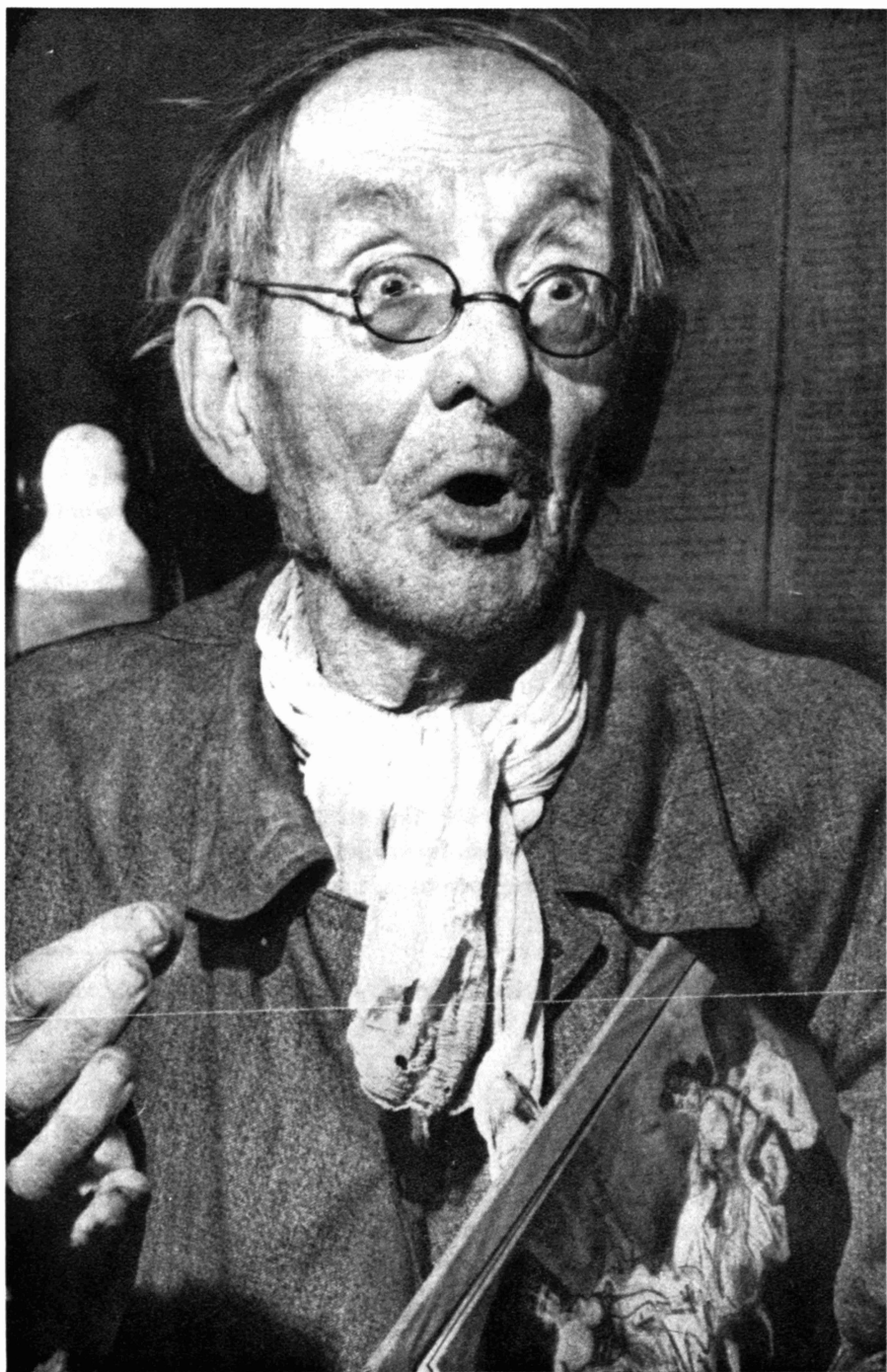
La mort

” ” 13.105

Les bêtes

” ” 13.106

(La discographie a été établie par *Micheline Décarie-Ménard*)



Citations

de

Paul Léautaud

Choisies par Yves Gauthier

La mort ce n'est rien, — la vie, pas beaucoup plus. (Journal littéraire, 16-3-1910)

Il y a deux sortes d'êtres qui ne devraient jamais être malheureux, les enfants et les bêtes. (J.L., 31-3-1913)

Tous ces gens n'ont-ils donc jamais rien lu pour me trouver à ce point du talent? (J.L. 23-1-22)

Il n'y a que cela que j'aurai vraiment aimé, et que cela en quoi j'aurai eu un peu de chance: écrire. Sur tout le reste, je n'aurai pas été gâté. (J.L., 29-3-22)

Je continue là ce régime de solitude morale de toute ma vie: écrire selon mes idées, mon goût, mes opinions, sans personne avec qui en parler, ne puisant ma force et ma persévérance qu'en moi seul. Après tout, cela a son prix. (J.L., 1-4-22)

Ecrire, c'est s'être décidé à choisir, à pencher d'un côté plutôt que d'un autre, c'est prendre parti si minimement que ce soit. (J.L., 26-9-22)

Jamais je n'ai eu autant de chats qu'en ce moment. 45! (J.L., 2-11-22)

Je faisais cette réflexion que l'esprit a décidément pris tout à fait chez moi la place du coeur. En beaucoup de choses, pour ne pas dire en toutes, je n'ai plus que de la raillerie et du sarcasme et presque de la sécheresse. Ce n'est peut-être pas absolument gai. (J.L., 16-3-23)

S'il est vrai qu'on n'est pas un grand homme pour son domestique, on court encore pire avec sa maîtresse. (J.L., 22-2-24)

Je ne voudrais rien exagérer, mais je sais fort bien que je me sous-estime. (J.L., 11-6-24)

C'est un signe qu'un écrivain n'est plus jeune quand on parle de lui pour une académie. (J.L., 31-8-24)

Il n'est pas gai pour un amant de perdre le mari de sa maîtresse. (J.L., 14-9-24)

Tout vient trop tard dans la vie. Les choses viennent quand on les a usées en pensée. On n'en a plus aucun plaisir. (J.L., 27-10-24)

Il y aura cette nuit 53 ans que je naissais. Ah! encore une femme qui m'a bien peu aimé. Je n'ai pas eu de chance là non plus. Il est vrai que cela m'a fourni un si beau sujet littéraire. (J.L., 17-1-25)

Ma chambre, ma solitude, mon papier, ma plume, tout le reste n'est plus rien. (J.L., 6-2-25)

Toujours mon système, qui, je crois, est le bon: une phrase pour chaque idée. On évite ainsi la sucrerie et le charabia. La musique des phrases est la dernière des niaiseries. (J.L., 6-5-31)

Quand on pense à des choses de ce genre: le mariage, la guerre, la prison, les estropiés nés, les tordus, les contrefaits, les idiots, les fous, les syphilitiques, on sent le prix du bonheur d'y avoir échappé - jusqu'ici, du moins. (J.L., 16-10-32)

Un homme malade doit cesser de se montrer, à la fois pour éviter de réjouir les gens et de leur répugner. (J.L., 15-2-33)

La société? Des amis? Une femme? Je suis si bien seul chez moi à savourer mes déplaisirs. (J.L., 23-7-37)

On ferait une femme très agréable avec un peu de toutes les femmes qu'on connaît. (J.L., 6-9-37)

Je ne sais pas encore écrire par nécessité. Rien que par plaisir. (J.L., 12-11-38)

Ce qui compte, ce n'est pas d'écrire plus ou moins bien, de plaire ou de ne pas plaire, d'être bon ou méchant, d'être juste ou injuste, moral ou intéressant, d'avoir telles qualités ou tels défauts, d'être estimé ou d'être honni. Ce qui compte uniquement, c'est de n'être pas médiocre. (J.L., 20-7-39)

Le pessimisme, c'est la clairvoyance, la prudence, la méfiance. L'optimisme, c'est l'aveuglement, la confiance, pour tout dire d'un mot: la bêtise. (J.L., 22-4-40)

Que d'années! J'ai vécu, j'ai travaillé, je suis devenu ce que je suis, sans y penser, sans m'y attendre, sans l'avoir désiré, et je suis là, un vieil homme seul. (J.L., 10-11-42)

J'ai une horreur, un dégoût, jusqu'à la souffrance, pour la promiscuité, la foule, le bruit. (J.L., 2-10-43)

Je le redis et le redirai toujours: la marque d'une certaine noblesse chez un homme, c'est le désintéressement. (J.L., 24-9-44)

Les nouveautés distraient toujours plus ou moins. La mort de quelqu'un qu'on connaît, aller à son enterrement, l'idée des gens qu'on va y rencontrer . . . (J.L., 22-2-45)

La vie est si plate, que c'est souvent une distraction d'apprendre la maladie, puis la mort de quelqu'un qu'on connaît. (*Propos d'un jour*)

Une femme ne trouve jamais très intelligent l'homme qui l'aime. (*Propos d'un jour*)

L'instruction gratuite et obligatoire. Pour mieux former des citoyens modèles, bien soumis aux règles du régime et bien crédules aux bourdes qu'on leur sert. (*Propos d'un jour*)

Après tout, avoir quelque chose à dire et le dire le plus simplement du monde, c'est encore le plus grand talent d'écrivain. (*Picasso et ses amis*, préface)

*Achevé d'imprimer sur les presses des
Editions Bergeron inc.
à Montréal, le deuxième jour du mois d'avril
en l'an mil neuf cent quatre-vingt-deux.*